

L'image miroir

Ovide, *Métamorphoses*, III, 407-436 (trad. G. Lafaye).

Fons erat inlimis, nitidis argenteus undis,
quem neque pastores neque pastae monte capellae
contigerant aliudue pecus, quem nulla uolucris
410 nec fera turbarat nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus umor alebat,
siluaque sole locum passura tepescere nullo.
Hic puer, et studio uenandi lassus et aestu
procubuit faciemque loci fontemque secutus.
415 Dumque sitim sedare cupit, sitis altera creuit,
dumque bibit, uisae correptus imagine formae,
spem sine corpore amat ; corpus putat esse, quod unda
est.
Adstupet ipse sibi uultuque inmotus eodem
haeret, ut e Pario formatum marmore signum.
420 Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus
et dignos Baccho, dignos et Apolline crines
inpubesque genas et eburnea colla decusque
oris et in niueo mixtum candore ruborem
cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse.
425 Se cupit inprudens et, qui probat, ipse probatur,
dumque petit, petitur pariterque accendit et ardet.
Inrita fallaci quotiens dedit oscula fonti !
In mediis quotiens uisum captantia collum
bracchia mersit aquis nec se deprendit in illis !
430 Quid uideat, nescit ; sed, quod uidet, uritur illo
atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustra simulacra fugacia captas ?
Quod petis, est nusquam ; quod amas, auertere, perdes.
Ista repercussae, quam cernis, imaginis umbra est :
435 Nil habet ista sui : tecum uenitque manetque ;
tecum discedet, si tu discedere possis.

Il y avait une source limpide dont les eaux brillaient comme de l'argent ; jamais les pâtres ni les chèvres qu'ils faisaient paître sur la montagne, ni aucun autre bétail ne l'avaient effleurée, jamais un oiseau, une bête sauvage ou un rameau tombé d'un arbre n'en avait troublé la pureté. Tout alentour s'étendait un gazon dont ses eaux entretenaient la vie par leur voisinage, et une forêt qui empêchait le soleil d'attédir l'atmosphère du lieu. Là le jeune homme, qu'une chasse ardente et la chaleur du jour avaient fatigué, vint se coucher sur la terre, séduit par la beauté du site et par la fraîcheur de la source. Il veut apaiser sa soif ; mais il sent naître en lui une soif nouvelle ; tandis qu'il boit, épris de son image, qu'il aperçoit dans l'onde, il se passionne pour ce qui n'est que de l'eau ; il s'extasie devant lui-même ; il demeure immobile, le visage impassible, semblable à une statue taillée dans le marbre de Paros. Étendu sur le sol, il contemple ses yeux, deux astres, sa chevelure digne de Bacchus et non moins digne d'Apollon, ses joues lisses, son cou d'ivoire, sa bouche gracieuse, son teint qui à un éclat vermeil unit une blancheur de neige ; enfin il admire tout ce qui le rend admirable. Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé, le but auquel s'adressent ses vœux ; les feux qu'il cherche à allumer sont en même temps ceux qui le brûlent. Que de fois il donne de vains baisers à cette source fallacieuse ! Que de fois, pour saisir son cou, qu'il voyait au milieu des eaux, il y plonge ses bras, sans pouvoir s'atteindre ! Que voit-il ? Il l'ignore ; mais ce qu'il voit le consume ; la même erreur qui trompe ses yeux les excite. Crédule enfant, pourquoi t'obstines-tu vainement à saisir une image fugitive ? Ce que tu recherches n'existe pas ; l'objet que tu aimes, tourne-toi et il s'évanouira. Le fantôme que tu aperçois n'est que le reflet de ton image ; sans consistance par soi-même, il est venu et demeure avec toi ; avec toi il va s'éloigner, si tu peux t'éloigner.

Philostrate, *La galerie de tableaux*, I, 21 : Olympos (trad. P. Hadot).

[...] μαθῶν δὲ οὐκ οἶδα ὃ τι χαίρεις τῷ ἐπὶ τῇ πέτρᾳ
ὑδατι καὶ βλέπεις ἐπ' αὐτό. Τί μετέχων αὐτοῦ; Καὶ γὰρ
οὔτε κελαρύζει σοὶ καὶ πρὸς τὸν αὐλὸν ὑπάσεται οὔτε
διαμετροῦμέν σοι τὴν ἡμέραν, οἷ γε βουλοίμεθ' ἄν καὶ
ἐς νύκτας ἀποτεῖναι τὸ αὐλημα. Εἰ δὲ τὸ κάλλος
ἀνακρίνεις, τοῦ ὑδατος ἀμέλει· ἡμεῖς γὰρ ἰκανώτεροι
λέξαι τὰ ἐν σοὶ ἅπαντα.
[...]
Μέχρι τούτων σε τὸ ὕδωρ γράφει κατακύπτοντα ἐς
αὐτὸ ἀπὸ τῆς πέτρας. Εἰ δὲ ἐστηκότα ἔγραφεν, οὐκ ἂν
εὐσχήμονα τὰ ὑπὸ τῷ στέρνῳ ἔδειξεν· ἐπιπόλαιοι γὰρ
αἱ μιμήσεις τῶν ὑδάτων ἀπὸ τοῦ συνιζάνειν ἐν αὐτοῖς
τὰ μήκη. Τὸ δὲ καὶ κλύζεσθαί σοι τὴν σκιὰν ἔστω μὲν
καὶ παρὰ τοῦ αὐλοῦ τὴν πηγὴν καταπνέοντος, ἔστω δὲ
καὶ παρὰ τοῦ Ζεφύρου ταῦτα πάντα, δι' ὃν καὶ σὺ ἐν
τῷ αὐλεῖν καὶ ὁ αὐλὸς ἐν τῷ πνεῖν καὶ ἡ πηγὴ ἐν τῷ
καταυλεῖσθαι.

[...] Je ne sais pourquoi tu te plais à regarder cette eau qui coule au pied du rocher. Qu'y a-t-il de commun entre elle et toi ? Ce n'est pas pour toi qu'elle babille ; elle n'accompagnera pas les sons de la flûte de mouvements cadencés ; d'ailleurs nous ne te mesurons pas le temps, nous qui voudrions prolonger jusque dans la nuit le plaisir de t'entendre. Si c'est ta beauté que tu considères ainsi, n'interroge point l'eau ; mieux qu'elle, nous saurons te l'expliquer de point en point.
[...]
L'eau sur laquelle tu te penches du haut d'un rocher ne réfléchit que la partie supérieure de ton corps ; si tu avais été debout, la partie au-dessous de la poitrine eût apparu déformée ; car les objets vus dans l'eau viennent comme à la surface en se ramassant sur eux-mêmes. En outre ton image vacille ; c'est que le souffle sortant de ta flûte vient frapper la source, c'est que le Zéphyr s'en mêle, le Zéphyr qui inspire le musicien, enfle la flûte, et ride la surface de l'eau.

Philostrate, *La galerie de tableaux*, I, 23 : Narcisse (trad. P. Hadot).

Ἡ μὲν πηγὴ γράφει τὸν Νάρκισσον, ἡ δὲ γραφὴ τὴν πηγὴν καὶ τὰ τοῦ Ναρκίσσου πάντα. Μειράκιον ἄρτι θήρας ἀπηλλαγμένον πηγῇ ἐφέστηκεν ἔλκον τινὰ ἐξ αὐτοῦ ἴμερον καὶ ἐρῶν τῆς ἑαυτοῦ ὥρας, ἀστράπτει δέ, ὡς ὄρας, ἐς τὸ ὕδωρ.

[...] καὶ ἄνθη λευκὰ τῇ πηγῇ περιπέφυκεν οὐπω ὄντα, ἀλλ' ἐπὶ τῷ μειράκιῳ φυόμενα. Τιμῶσα δὲ ἡ γραφὴ τὴν ἀλήθειαν καὶ δρόσου τι λείβει ἀπὸ τῶν ἀνθέων, οἷς καὶ μέλιττα ἐφρίζαναι τις, οὐκ οἶδα εἴτ' ἐξαπατηθεῖσα ὑπὸ τῆς γραφῆς, εἴτε ἡμᾶς ἐξηπατηθεῖσαι χρῆ εἶναι αὐτήν. Ἀλλ' ἔστω. Σὲ μέντοι, μειράκιον, οὐ γραφὴ τις ἐξηπάτησεν, οὐδὲ χρώμασιν ἢ κηρῷ προστέτηκας, ἀλλ' ἐκτυπῶσαν σὲ τὸ ὕδωρ, οἷον εἶδες αὐτό, οὐκ οἶσθα οὔτε τὸ τῆς πηγῆς ἐλέγχεις σόφισμα, νεῦσαι δεῖν καὶ παρατρέψαι τοῦ εἶδους καὶ τὴν χεῖρα ὑποκινήσαι καὶ μὴ ἐπὶ ταῦτοῦ ἐστάναι, σὺ δ' ὥσπερ ἑταίρω ἐντυχῶν τάκειθεν περιμένεις. εἴτά σοι ἡ πηγὴ μύθῳ χρήσεται; Οὗτος μὲν οὖν οὐδ' ἐπαῖει τι ἡμῶν, ἀλλ' ἐμπέπτωκεν ἐπὶ τὸ ὕδωρ αὐτοῖς ὡς καὶ αὐτοῖς ὄμμασιν, αὐτοὶ δὲ ἡμεῖς, ὥσπερ γέγραπται, λέγωμεν. Ὅρθον ἀναπαύεται τὸ μειράκιον ἐναλλάξαν τὴν πόδε καὶ τὴν χεῖρα ἐπέχον πεπηγότεν τῷ ἀκοντίῳ ἐν ἀριστερᾷ, ἡ δεξιὰ δὲ περιήκται εἰς τὸ ἰσχίον ἀνασχεῖν τε αὐτὸν καὶ σχῆμα πράττειν ἐκκειμένων τῶν γλουτῶν διὰ τὴν τῶν ἀριστερῶν ἐγκλισιν. Δεικνύει δὲ ἡ χεῖρ ἀέρα μὲν, καθ' ὃ κυρτοῦται ὁ ἀγκῶν, ρυτίδα δὲ καθ' ὃ στρεβλοῦται ὁ καρπὸς καὶ σκιὰν παρέχεται συνιζάνουσα εἰς τὸ θέναρ, λοξαὶ δὲ ἀκτῖνες τῆς σκιᾶς διὰ τὴν εἴσω ἐπιστροφὴν τῶν δακτύλων. Τὸ δὲ ἐν τῷ στέρνω ἄσθημα οὐκ οἶδα εἴτε κυνηγετικὸν ἔτι εἴτε ἥδη ἐρωτικόν. Τό γε μὴν ὄμμα ἰκανῶς ἐρῶντος. Τὸ γὰρ χαροπὸν αὐτοῦ καὶ γοργὸν ἐκ φύσεως πραῦνει τις ἐφρίζανων ἴμερος, δοκεῖ δ' ἴσως καὶ ἀντερᾶσθαι βλεπούσης αὐτὸν τῆς σκιᾶς, ὡς ὑπ' αὐτοῦ ὀράται.

[...]

Ἵσοι τε ἄμφω οἱ Νάρκισσοι τὸ εἶδος ἴσα ἐμφαίνοντες ἀλλήλων, πλὴν ὅσον ὁ μὲν ἔκκειται τοῦ ἀέρος, ὁ δὲ τὴν πηγὴν ὑποδέδυκεν. ἐφέστηκε γὰρ τὸ μειράκιον ὕδατι ἐστῶτι, μᾶλλον δὲ ἀτενίζοντι ἐς αὐτὸ καὶ οἷον διψῶντι τοῦ κάλλους.

Cette source reproduit les traits de Narcisse, comme la peinture reproduit la source, Narcisse lui-même et son image. Le jeune homme, de retour de la chasse, se tient debout près de la source, soupirant pour lui-même, épris de sa propre beauté, illuminant l'eau, comme tu vois, de sa grâce éclatante. [...]

Des fleurs, nées près de l'eau, en honneur du jeune homme, ne font que d'entr'ouvrir leurs blanches corolles ; fidèle à la vérité, la peinture nous montre la goutte de rosée suspendue aux pétales : une abeille se pose sur la fleur ; je ne saurais dire si elle est trompée par la peinture, ou si ce n'est pas nous qui nous trompons en croyant qu'elle existe réellement. Mais laissons cela. Quant à toi, ô jeune homme, ce n'est pas une peinture qui cause ton illusion ; ce ne sont pas des couleurs, ni une cire trompeuse qui te tiennent enchaîné ; tu ne vois pas que l'eau te reproduit tel que tu te contemples ; tu ne t'aperçois pas de l'artifice de cette source, et cependant il te suffirait pour cela de te pencher, de passer d'une expression à une autre, d'agiter la main, de changer d'attitude ; mais, comme si tu venais de rencontrer un compagnon, tu restes immobile, attendant ce qui va suivre. Crois-tu donc que la source va entrer en conversation avec toi ? Mais Narcisse ne nous écoute point : l'eau a captivé ses yeux et ses oreilles. Disons, du moins, comment le peintre l'a représenté. Debout, le jeune homme croisant les pieds s'appuie de la main gauche sur son épieu fiché en terre, pendant que la main droite repose sur ses flancs ; ainsi il se soutient lui-même, et sa hanche droite présente une forte saillie par suite de l'abaissement de la gauche. On aperçoit l'air entre le coude et le bras, à la hauteur du coude ; des plis se dessinent à la jointure du poignet. Des ombres sillonnent la paume de la main en lignes obliques, par suite de la position des doigts qui s'infléchissent en dedans. Sa poitrine se soulève : est-ce l'animation de la chasse qui persiste encore, est-ce déjà un soupir amoureux ? Je ne saurais dire : le regard est bien celui d'un jeune homme qui aime avec passion ; naturellement vif et farouche, il est tempéré par je ne sais quelle langueur voluptueuse ; peut-être s'imagine-t-il être aimé comme il aime, son image le regardant avec la même tendresse qu'il la regarde. [...]

Les deux Narcisse sont semblables, brillent de la même beauté ; la seule différence entre eux, c'est que l'un se détache sur un fond qui est le ciel, et que l'autre est vu comme plongé dans l'eau ; le jeune homme se tient immobile au-dessus de l'eau qui est immobile, ou plutôt qui le contemple fixement, et comme éprise de sa beauté.